

(IN MEMORIAM) JEAN-PIERRE VERSINI CAMPINCHI

GPL456q7

Frédérique CASSEREAU
Avocate au barreau de Paris, Hoche
Avocats, maître de conférences à
Sciences Po Paris



Qu'est ce qui fait l'avocat ? Plus précisément qu'est qui fait que l'on est avocat de bas en haut, avec ou sans la robe, avec ou sans nœud papillon ?

Répondre à cette question est terriblement ambitieux, autant essayer de comprendre la théorie de l'évolution ou l'expression de l'infini. Alors peut-être plus simplement, j'aimerais formuler les choses ainsi : pourquoi Jean-Pierre Versini Campinchi était-il

un véritable avocat, un de ceux comme on n'en fait plus beaucoup, un de ceux dont on peut affirmer haut et fort qu'ils appartiennent à la race des Seigneurs, un de ceux qui ont le romanesque des héros de Kessel.

Avoir été sa collaboratrice fut un privilège, un privilège et une gageure. Sans surprise le travail était un pré-requis, mais l'engagement physique comme intellectuel était un savoir être, voire un mode de vie. Apprendre consistait à rester à ses côtés pour l'observer faire les 100 pas sous la merveilleuse verrière de la rue de la Tour des Dames, ou encore dans son appartement du Montparnasse sous les yeux d'un immense portrait de Lénine. Toujours en mouvement, avec un dictaphone à la main puis un téléphone, le verbe fort, articulant, soupesant chaque mot, proférant des injures avec une gourmandise et une élégance inégalées.

Jamais de demi-mesure, bousculer les certitudes toujours, remettre en question inlassablement, provoquer encore, au besoin convoquer l'absurde pour convaincre et vaincre l'arbitraire. Faire tomber une procédure, libérer un homme en détention n'était pas une victoire, mais un devoir. « Tu veux une médaille ? » était une invective invariablement lancée à la tête d'un collaborateur qui obtenait un bon délibéré. Autre règle d'or, surtout ne jamais se prendre au sérieux.

Quant aux médailles parlons-en justement, dans les prétoires la robe rien que la robe, bannir les décorations, plaider à armes égales, que l'on soit Corse, Antillais ou encore Amblenois. Jean-Pierre a aussi mené ce combat tambour battant.

Et puis il y a cette petite musique, cette ritournelle entêtante qu'on l'imagine fredonner, « les juges et les lois, ça me fait pas peur, Murtoli, ma bataille... », même si je ne sais pas s'il aimait Balavoine. Murtoli, une bergerie dans un coin de paradis, objet de convoitises mafieuses qui le conduisent à livrer une de ses plus grandes batailles, défi que d'autres talentueux pénalistes de la place n'avaient osé relever. La légende dit que ce dossier lui valut rien moins que la menace d'être revolvérisé. Le panache en bandoulière, sur son scooter comme autour d'une table de joueurs de poker.

Enfin, il y a l'ultime combat, celui pour lequel on sait intimement qu'on sera le dernier à se lever pour défendre et défendre encore jusqu'à la déraison, jusqu'au dernier degré de juridiction, envers et contre tous, jusque dans son dernier souffle et avant de s'éteindre prononcer son prénom : Maurice, comme pour confier à ceux qui restent le soin de son innocence. ●

“ *Faire tomber
une procédure, libérer
un homme en détention
n'était pas une victoire,
mais un devoir* ”